

**www.e-rara.ch**

## **Oeuvres Complètes De Molière**

**Molière**

**Paris, 1880-1881**

**Zentralbibliothek Zürich**

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-136935>

Les facheux.

---

### **www.e-rara.ch**

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

---

**Nutzungsbedingungen** Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelnformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

**Terms of Use** This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

**Conditions d'utilisation** Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

**Condizioni di utilizzo** Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

# LES FACHEUX.

COMÉDIE-BALLET EN TROIS ACTES<sup>1</sup>.

## AU ROI.

SIRE,

J'ajoute une scène à la comédie; et c'est une espèce de fâcheux assez insupportable, qu'un homme qui dédie un livre. Votre Majesté en sait des nouvelles plus que personne de son royaume, et ce n'est pas d'aujourd'hui qu'Elle se voit en butte à la furie des épîtres dédicatoires. Mais bien que je suive l'exemple des autres, et me mette moi-même au rang de ceux que j'ai joués, j'ose dire toutefois à Votre Majesté, que ce que j'en ai fait, n'est pas tant pour lui présenter un livre, que pour avoir lieu de lui rendre grâces du succès de cette comédie. Je le dois, Sire, ce succès qui a passé mon attente, non-seulement à cette glorieuse approbation dont Votre Majesté honora d'abord la pièce et qui a entraîné si hautement celle de tout le monde, mais encore à l'ordre qu'Elle me donna d'y ajouter un caractère de fâcheux, dont Elle eut la bonté de m'ouvrir les idées Elle-même, et qui a été trouvé partout le plus beau morceau de l'ouvrage<sup>2</sup>. Il faut avouer, Sire, que je n'ai jamais rien fait avec tant de facilité, ni si promptement que cet endroit où Votre Majesté me commanda de travailler. J'avois une joie à lui obéir, qui me valoit bien mieux qu'Apollon et toutes les Muses; et je conçois par là ce que je serois capable d'exécuter pour une comédie entière, si j'étois inspiré par de pareils commandemens. Ceux qui sont nés

1. Cette pièce que l'on croit être la première du genre dit à *tiroirs* ou à *scènes détachées*, fut représentée à Sceaux le 17 août 1661, à Fontainebleau huit jours après, augmentée de la scène du chasseur, et enfin le 4 novembre de la même année sur le théâtre du Palais-Royal à Paris. Elle eut quarante-quatre représentations de suite, et fut imprimée en février 1662.

2. Après la première représentation des *Fâcheux*, le roi dit à Molière en lui montrant le marquis de Soyecourt, grand veneur, qui parlait de chasse à tout propos : « Voilà un original que vous avez oublié de copier. » Molière se mit aussitôt à l'œuvre; et, huit jours après, la pièce était représentée à Fontainebleau avec la scène du chasseur. On assure que Molière s'adressa à M. de Soyecourt lui-même pour les termes de vénerie

en un rang élevé, peuvent se proposer l'honneur de servir Votre Majesté dans les grands emplois; mais, pour moi, toute la gloire où je puis aspirer, c'est de la réjouir. Je borne là l'ambition de mes souhaits; et je crois qu'en quelque façon ce n'est pas être inutile à la France que de contribuer quelque chose au divertissement de son Roi. Quand je n'y réussirai pas, ce ne sera jamais par un défaut de zèle ni d'étude, mais seulement par un mauvais destin qui suit assez souvent les meilleures intentions. et qui sans doute affligeroit sensiblement,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéissant  
et très-fidèle serviteur et sujet,

MOLIÈRE.

## AVERTISSEMENT.

Jamais entreprise au théâtre ne fut si précipitée que celle-ci; et c'est une chose, je crois, toute nouvelle, qu'une comédie ait été conçue, faite, apprise et représentée en quinze jours. Je ne dis pas cela pour me piquer de l'*impromptu*, et en prétendre de la gloire, mais seulement pour prévenir certaines gens, qui pourroient trouver à redire que je n'aie pas mis ici toutes les espèces de fâcheux qui se trouvent. Je sais que le nombre en est grand, et à la cour et dans la ville; et que, sans épisodes, j'eusse bien pu en composer une comédie de cinq actes bien fournis, et avoir encore de la matière de reste. Mais dans le peu de temps qui me fut donné, il m'étoit impossible de faire un grand dessein, et de rêver beaucoup sur le choix de mes personnages, et sur la disposition de mon sujet. Je me réduisis donc à ne toucher qu'un petit nombre d'importuns; et je pris ceux qui s'offrirent d'abord à mon esprit, et que je crus les plus propres à réjouir les augustes personnes devant qui j'avois à paroître; et, pour lier promptement toutes ces choses ensemble, je me servis du premier nœud que je pus trouver. Ce n'est pas mon dessein d'examiner maintenant si tout cela pouvoit être mieux, et si tous ceux qui s'y sont divertis, ont ri selon les règles. Le temps viendra de faire imprimer mes remarques sur les pièces que j'aurai faites, et je ne désespère pas de faire voir un jour, en grand auteur, que je puis citer Aristote et Horace. En attendant cet examen, qui peut-être ne viendra point, je m'en remets assez aux décisions

de la multitude, et je tiens aussi difficile de combattre un ouvrage que le public approuve, que d'en défendre un qu'il condamne.

Il n'y a personne qui ne sache pour quelle réjouissance la pièce fut composée; et cette fête a fait un tel éclat, qu'il n'est pas nécessaire d'en parler<sup>1</sup>; mais il ne sera pas hors de propos de dire deux paroles des ornemens qu'on a mêlés avec la comédie.

Le dessein étoit de donner un ballet aussi; et comme il n'y avoit qu'un petit nombre choisi de danseurs excellens, on fut contraint de séparer les entrées de ce ballet, et l'avis fut de les jeter dans les entr'actes de la comédie, afin que ces intervalles donnassent temps aux mêmes baladins de revenir sous d'autres habits. De sorte que, pour ne point rompre aussi le fil de la pièce par ces manières d'intermèdes, on s'avisa de les coudre au sujet du mieux que l'on put, et de ne faire qu'une seule chose du ballet et de la comédie; mais comme le temps étoit fort précipité, et que tout cela ne fut pas réglé entièrement par une même tête, on trouvera peut-être quelques endroits du ballet qui n'entrent pas dans la comédie aussi naturellement que d'autres. Quoi qu'il en soit, c'est un mélange qui est nouveau pour nos théâtres, et dont on pourroit chercher quelques autorités dans l'antiquité; et comme tout le monde l'a trouvé agréable, il peut servir d'idée à d'autres choses, qui pourroient être méditées avec plus de loisir.

D'abord que la toile fut levée, un des acteurs, comme vous pourriez dire, moi, parut sur le théâtre en habit de ville, et s'adressant au roi avec le visage d'un homme surpris, fit des excuses en désordre sur ce qu'il se trouvoit là seul, et manquoit de temps et d'acteurs pour donner à Sa Majesté le divertissement qu'elle sembloit attendre. En même temps, au milieu de vingt jets d'eau naturels, s'ouvrit cette coquille que tout le monde a vue; et l'agréable Naïade qui parut dedans, s'avança au bord du théâtre, et d'un air héroïque prononça les vers que M. Pellisson avoit faits et qui servent de prologue<sup>2</sup>.

4. C'est la fête donnée par Fouquet à Louis XIV, dans son château de Vaux, au mois d'août 1664. Molière en parle avec circonspection, parce qu'au moment où il écrivait sa préface, Fouquet était arrêté.

2. Peu de jours après avoir composé ce *Prologue* où il vantait la douceur et la justice du roi, Pellisson fut arrêté avec Fouquet dont il était premier commis, et enfermé à la Bastille d'où il ne sortit qu'au bout de quatre ans.

## PERSONNAGES ET ACTEURS.

## DANS LE PROLOGUE.

UNE NAIADE.

DRYADES, FAUNES et SATYRES.

## DANS LA COMÉDIE.

DAMIS, tuteur d'Orphise.

ORPHISE.

ÉRASTE, amoureux d'Orphise.

ALCIDOR,

LISANDRE,

ALCANDRE,

ALCIPPE,

ORANTE,

CLIMÈNE,

DORANTE,

CARITIDÈS,

ORMIN,

FILINTÉ,

LA MONTAGNE, valet d'Éraste.

L'ÉPINE, valet de Damis.

LA RIVIÈRE, et deux camarades.

L'ESPY.

Mlle MOLIERE.

MOLIERE.

LA GRANGE.

Mlle DU PARC.

Mlle DE BRIE.

DU PARC.

fâcheux.

PROLOGUE<sup>1</sup>.

Le théâtre représente un jardin orné de terrasses et de plusieurs jets d'eau.

UNE NAIADE, sortant des eaux dans une coquille.

Pour voir en ces beaux lieux le plus grand roi du monde,  
Mortels, je viens à vous de ma grotte profonde.  
Faut-il, en sa faveur, que la terre ou que l'eau  
Produisent à vos yeux un spectacle nouveau?  
Qu'il parle ou qu'il souhaite, il n'est rien d'impossible;  
Lui-même n'est-il pas un miracle visible?  
Son règne, si fertile en miracles divers,  
N'en demande-t-il pas à tout cet univers?

1. Par Pellisson.

Jeune, victorieux, sage, vaillant, auguste,  
 Aussi doux que sévère, aussi puissant que juste :  
 Régler et ses États et ses propres désirs ;  
 Joindre aux nobles travaux les plus nobles plaisirs ;  
 En ses justes projets jamais ne se méprendre ;  
 Agir incessamment, tout voir et tout entendre,  
 Qui peut cela, peut tout : il n'a qu'à tout oser,  
 Et le ciel à ses vœux ne peut rien refuser.  
 Ces termes marcheront, et, si Louis l'ordonne,  
 Ces arbres parleront mieux que ceux de Dodone.  
 Hôtesse de leurs troncs, moindres divinités,  
 C'est Louis qui le veut, sortez, Nymphes, sortez ;  
 Je vous montre l'exemple, il s'agit de lui plaire.  
 Quittez pour quelque temps votre forme ordinaire,  
 Et paroissions ensemble aux yeux des spectateurs,  
 Pour ce nouveau théâtre, autant de vrais acteurs.

*(Plusieurs Dryades, accompagnées de Faunes et de Satyres,  
 sortent des arbres et des termes.)*

Vous, soin de ses sujets, sa plus charmante étude,  
 Héroïque souci, royale inquiétude,  
 Laissez-le respirer, et souffrez qu'un moment  
 Son grand cœur s'abandonne au divertissement :  
 Vous le verrez demain, d'une force nouvelle,  
 Sous le fardeau pénible où votre voix l'appelle,  
 Faire obéir les lois, partager les bienfaits,  
 Par ses propres conseils prévenir nos souhaits,  
 Maintenir l'univers dans une paix profonde,  
 Et s'ôter le repos pour le donner au monde.  
 Qu'aujourd'hui tout lui plaise, et semble consentir  
 A l'unique dessein de le bien divertir.  
 Fâcheux, retirez-vous, ou s'il faut qu'il vous voie,  
 Que ce soit seulement pour exciter sa joie.

*(La Naiade emmène avec elle, pour la comédie, une partie des  
 gens qu'elle a fait paroître, pendant que le reste se met à  
 danser au son des hautbois, qui se joignent aux violons.)*

## ACTE PREMIER.

La scène est à Paris.

## SCÈNE I. — ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ÉRASTE.

Sous quel astre, bon Dieu, faut-il que je sois né,  
 Pour être de fâcheux toujours assassiné !  
 Il semble que partout le sort me les adresse,  
 Et j'en vois chaque jour quelque nouvelle espèce ;  
 Mais il n'est rien d'égal au fâcheux d'aujourd'hui ;  
 J'ai cru n'être jamais débarrassé de lui,  
 Et cent fois j'ai maudit cette innocente envie  
 Qui m'a pris à dîner de voir la comédie,  
 Où, pensant m'égayer, j'ai misérablement  
 Trouvé de mes péchés le rude châtement.  
 Il faut que je te fasse un récit de l'affaire,  
 Car je m'en sens encor tout ému de colère.  
 J'étois sur le théâtre en humeur d'écouter  
 La pièce, qu'à plusieurs j'avois ouï vanter ;  
 Les acteurs commençaient, chacun prêtoit silence ;  
 Lorsque d'un air bruyant et plein d'extravagance,  
 Un homme à grands canons est entré brusquement  
 En criant : « Holà ! ho ! un siège promptement ! »  
 Et, de son grand fracas surprenant l'assemblée,  
 Dans le plus bel endroit a la pièce troublée.  
 Hé ! mon Dieu ! nos François, si souvent redressés,  
 Ne prendront-ils jamais un air de gens sensés,  
 Ai-je dit, et faut-il sur nos défauts extrêmes,  
 Qu'en théâtre public nous nous jouions nous-mêmes,  
 Et confirmions ainsi, par des éclats de fous,  
 Ce que chez nos voisins on dit partout de nous ?  
 Tandis que là-dessus je haussois les épaules,  
 Les acteurs ont voulu continuer leurs rôles ;  
 Mais l'homme pour s'asseoir a fait nouveau fracas,  
 Et traversant encor le théâtre à grands pas,  
 Bien que dans les côtés il pût être à son aise,  
 Au milieu du devant il a planté sa chaise,  
 Et de son large dos morguant les spectateurs,  
 Aux trois quarts du parterre a caché les acteurs <sup>1</sup>.

1. L'usage de mettre des sièges à droite et à gauche sur la scène

Un bruit s'est élevé, dont un autre eût eu honte ;  
 Mais lui, ferme et constant, n'en a fait aucun compte,  
 Et se seroit tenu comme il s'étoit posé,  
 Si, pour mon infortune, il ne m'eût avisé.  
 « Ah ! marquis ! m'a-t-il dit, prenant près de moi place ,  
 Comment te portes-tu ? Souffre que je t'embrasse. »  
 Au visage, sur l'heure, un rouge m'est monté,  
 Que l'on me vît connu d'un pareil éventé.  
 Je l'étois peu pourtant ; mais on en voit paroître,  
 De ces gens qui de rien veulent fort vous connoître,  
 Dont il faut au salut les baisers essuyer,  
 Et qui sont familiers jusqu'à vous tutoyer.  
 Il m'a fait à l'abord cent questions frivoles,  
 Plus haut que les acteurs élevant ses paroles.  
 Chacun le maudissoit ; et moi, pour l'arrêter :  
 « Je serois, ai-je dit, bien aise d'écouter.  
 — Tu n'as point vu ceci, marquis ? Ah ! Dieu me damne  
 Je le trouve assez drôle, et je n'y suis pas âne ;  
 Je sais par quelles lois un ouvrage est parfait,  
 Et Corneille me vient lire tout ce qu'il fait. »  
 Là-dessus de la pièce il m'a fait un sommaire,  
 Scène à scène averti de ce qui s'alloit faire ;  
 Et jusques à des vers qu'il en savoit par cœur,  
 Il me les récitoit tout haut avant l'acteur.  
 J'avois beau m'en défendre, il a poussé sa chance,  
 Et s'est devers la fin levé longtemps d'avance ;  
 Car les gens du bel air, pour agir galamment,  
 Se gardent bien surtout d'ouïr le dénoûment.  
 Je rendois grâce au ciel, et croyois de justice,  
 Qu'avec la comédie eût fini mon supplice ;  
 Mais, comme si c'en eût été trop bon marché,  
 Sur nouveaux frais mon homme à moi s'est attaché.  
 M'a conté ses exploits, ses vertus non communes,  
 Parlé de ses chevaux, de ses bonnes fortunes,  
 Et de ce qu'à la cour il avoit de faveur,  
 Disant qu'à m'y servir il s'offroit de grand cœur  
 Je le remerciois doucement de la tête,  
 Minutant à tous coups quelque retraite honnête ;  
 Mais lui, pour le quitter me voyant ébranlé :  
 « Sortons, ce m'a-t-il dit, le monde est écoulé : »  
 Et, sortis de ce lieu, me la donnant plus sèche,

même, n'a été aboli qu'en 1759. Ce fut un particulier, le comte de Lau-  
 reguais, depuis duc de Brancas, qui obtint cette suppression en indem-  
 nisant les comédiens.

« Marquis, allons au Cours faire voir ma galèche <sup>1</sup>,  
 Elle est bien entendue, et plus d'un duc et pair  
 En fait à mon faiseur faire une du même air. »  
 Moi, de lui rendre grâce, et, pour mieux m'en défendre,  
 De dire que j'avois certain repas à rendre.  
 « Ah ! parbleu ! j'en veux être, étant de tes amis,  
 Et manque au maréchal à qui j'avois promis.  
 — De la chère, ai-je fait, la dose est trop peu forte  
 Pour oser y prier des gens de votre sorte.  
 — Non, m'a-t-il répondu, je suis sans compliment,  
 Et j'y vais pour causer avec toi seulement ;  
 Je suis des grands repas fatigué, je te jure.  
 — Mais si l'on vous attend, ai-je dit, c'est injure.  
 — Tu te moques, marquis ; nous nous connoissons tous,  
 Et je trouve avec toi des passe-temps plus doux. »  
 Je pestois contre moi, l'âme triste et confuse  
 Du funeste succès qu'avoit eu mon excuse,  
 Et ne savois à quoi je devois recourir  
 Pour sortir d'une peine à me faire mourir ;  
 Lorsqu'un carrosse fait de superbe manière  
 Et comblé de laquais et devant et derrière,  
 S'est, avec un grand bruit, devant nous arrêté,  
 D'où sautant un jeune homme amplement ajusté,  
 Mon importun et lui, courant à l'embrassade,  
 Ont surpris les passans de leur brusque incartade ;  
 Et tandis que tous deux étoient précipités  
 Dans les convulsions de leurs civilités,  
 Je me suis doucement esquivé sans rien dire ;  
 Non sans avoir longtems gémé d'un tel martyre,  
 Et maudit le fâcheux, dont le zèle obstiné  
 M'ôtoit au rendez-vous qui m'est ici donné.

## LA MONTAGNE.

Ce sont chagrins mêlés aux plaisirs de la vie.  
 Tout ne va pas, monsieur, au gré de notre envie.  
 Le ciel veut qu'ici-bas chacun ait ses fâcheux,  
 Et les hommes seroient sans cela trop heureux.

## ÉRASTE.

Mais de tous mes fâcheux, le plus fâcheux encez  
 C'est Damis, le tuteur de celle que j'adore,  
 Qui rompt ce qu'à mes vœux elle donne d'espoir,  
 Et fait qu'en sa présence elle n'ose me voir.  
 Je crains d'avoir déjà passé l'heure promise,  
 Et c'est dans cette allée où devoit être Orphise.

1. Nous disons aujourd'hui *calèche*.

LA MONTAGNE.

L'heure d'un rendez-vous d'ordinaire s'étend,  
Et n'est pas resserrée aux bornes d'un instant.

ÉRASTE.

Il est vrai ; mais je tremble, et mon amour extrême  
D'un rien se fait un crime envers celle que j'aime.

LA MONTAGNE.

Si ce parfait amour, que vous prouvez si bien,  
Se fait vers votre objet un grand crime de rien,  
Ce que son cœur pour vous sent de feux légitimes,  
En revanche, lui fait un rien de tous vos crimes.

ÉRASTE.

Mais, tout de bon, crois-tu que je sois d'elle aimé ?

LA MONTAGNE.

Quoi ! vous doutez encor d'un amour confirmé ?

ÉRASTE.

Ah ! c'est malaisément qu'en pareille matière  
Un cœur bien enflammé prend assurance entière ;  
Il craint de se flatter ; et, dans ses divers soins,  
Ce que plus il souhaite est ce qu'il croit le moins.  
Mais songeons à trouver une beauté si rare.

LA MONTAGNE.

Monsieur, votre rabat par devant se sépare.

ÉRASTE.

N'importe.

LA MONTAGNE.

Laissez-moi l'ajuster, s'il vous plaît.

ÉRASTE.

Ouf ! tu m'étrangles ; fat, laisse-le comme il est.

LA MONTAGNE.

Souffrez qu'on peigne un peu....

ÉRASTE.

Sottise sans pareille !

Tu m'as d'un coup de dent presque emporté l'oreille.

LA MONTAGNE.

Vos canons....

ÉRASTE.

Laisse-les, tu prends trop de souci.

LA MONTAGNE.

Ils sont tout chiffonnés.

ÉRASTE.

Je veux qu'ils soient ainsi.

LA MONTAGNE.

Accordez-moi du moins, pour grâce singulière,  
De frotter ce chapeau, qu'on voit plein de poussière.

ÉRASTE.

Frotte donc, puisqu'il faut que j'en passe par là.

LA MONTAGNE.

Le voulez-vous porter fait comme le voilà ?

ÉRASTE.

Mon Dieu ! dépêche-toi.

LA MONTAGNE.

Ce seroit conscience.

ÉRASTE, *après avoir attendu.*

C'est assez.

LA MONTAGNE.

Donnez-vous un peu de patience.

ÉRASTE.

Il me tue.

LA MONTAGNE.

En quel lieu vous êtes-vous fourré ?

ÉRASTE.

T'es-tu de ce chapeau pour toujours emparé ?

LA MONTAGNE.

C'est fait.

ÉRASTE.

Donne-moi donc.

LA MONTAGNE, *laissant tomber le chapeau.*

Hai !

ÉRASTE.

Le voilà par terre !

Je suis fort avancé. Que la fièvre te serre !

LA MONTAGNE.

Permettez qu'en deux coups j'ôte....

ÉRASTE.

Il ne me plaît pas

Au diantre tout valet qui vous est sur les bras,

Qui fatigue son maître, et ne fait que déplaire

A force de vouloir trancher du nécessaire.

SCÈNE II. — ORPHISE, ALCIDOR, ÉRASTE, LA MONTAGNE.

(*Orphise traverse le fond du théâtre, Alcidor lui donne la main*)

ÉRASTE.

Mais vois-je pas Orphise ? Oui, c'est elle qui vient.

Où va t-elle si vite, et quel homme la tient ?

(*Il la salue comme elle passe, et elle en passant détourne la tête.*)

## SCÈNE III. — ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ÉRASTE.

Quoi ! me voir en ces lieux devant elle paroître,  
Et passer en feignant de ne me pas connoître !  
Que croire ? Qu'en dis-tu ? Parle donc, si tu veux.

LA MONTAGNE.

Monsieur, je ne dis rien, de peur d'être fâcheux.

ÉRASTE.

Et c'est l'être en effet que de ne me rien dire  
Dans les extrémités d'un si cruel martyre.  
Bais donc quelque réponse à mon cœur abattu.  
Que dois-je présumer ? Parle, qu'en penses-tu ?  
Dis-moi ton sentiment.

LA MONTAGNE.

Monsieur, je veux me taire,  
Et ne désire point trancher du nécessaire.

ÉRASTE.

Peste l'impertinent ! Va-t'en suivre leurs pas,  
Vois ce qu'ils deviendront, et ne les quitte pas.

LA MONTAGNE, *revenant sur ses pas.*

Il faut suivre de loin ?

ÉRASTE.

Oui.

LA MONTAGNE, *revenant sur ses pas.*

Sans que l'on me voie,  
Ou faire aucun semblant qu'après eux on m'envoie ?

ÉRASTE.

Non, tu feras bien mieux de leur donner avis  
Que par mon ordre exprès ils sont de toi suivis.

LA MONTAGNE, *revenant sur ses pas.*

Vous trouverai-je ici ?

ÉRASTE.

Que le ciel te confonde,  
Homme, à mon sentiment, le plus fâcheux du monde !

## SCÈNE IV. — ÉRASTE, seul.

Ah ! que je sens de trouble, et qu'il m'eût été doux  
Qu'on me l'eût fait manquer, ce fatal rendez-vous !  
Je pensois y trouver toutes choses propices,  
Et mes yeux pour mon cœur y trouvent des supplices.

SCÈNE V. — LISANDRE, ÉRASTE.

LISANDRE.

Sous ces arbres de loin mes yeux t'ont reconnu,  
 Cher marquis, et d'abord je suis à toi venu.  
 Comme à de mes amis, il faut que je te chante  
 Certain air que j'ai fait de petite courante<sup>1</sup>,  
 Qui de toute la cour contente les experts,  
 Et sur qui plus de vingt ont déjà fait des vers.  
 J'ai le bien, la naissance, et quelque emploi passable,  
 Et fais figure en France assez considérable;  
 Mais je ne voudrois pas, pour tout ce que je suis,  
 N'avoir point fait cet air qu'ici je te produis.

*(Il prélude.)*

La, la, hem, hem, écoute avec soin, je te prie.

*(Il chante sa courante.)*

N'est-elle pas belle ?

ÉRASTE.

Ah !

LISANDRE.

Cette fin est jolie.

*(Il rechante la fin quatre ou cinq fois de suite.)*

Comment la trouves-tu ?

ÉRASTE.

Fort belle, assurément.

LISANDRE.

Les pas que j'en ai faits, n'ont pas moins d'agrément,

Et surtout la figure a merveilleuse grâce.

*(Il chante, parle et danse tout ensemble, et fait faire à Érasie les figures de la femme.)*

Tiens, l'homme passe ainsi ; puis la femme repasse :

Ensemble ; puis on quitte, et la femme vient là.

Vois-tu ce petit trait de feinte que voilà ?

Ce fleuret ? ces coupés courant après la belle ?

Dos à dos, face à face, en se pressant sur elle.

Que t'en semble, marquis ?

ÉRASTE.

Tous ces pas-là sont fins.

LISANDRE.

Je me moque, pour moi, des maîtres baladins.

ÉRASTE.

On le voit.

LISANDRE.

Les pas donc ?

1. La courante était la danse à la mode avant le menuet.

ÉRASTE.

N'ont rien qui ne surprenne.

LISANDRE.

Veux-tu, par amitié, que je te les apprenne ?

ÉRASTE.

Ma foi, pour le présent, j'ai certain embarras....

LISANDRE.

Hé bien donc ! ce sera lorsque tu le voudras.

Si j'avois dessus moi ces paroles nouvelles,

Nous les lirions ensemble, et verrions les plus belles.

ÉRASTE.

Une autre fois.

LISANDRE.

Adieu ; Baptiste le très-cher

N'a point vu ma courante, et je le vais chercher <sup>1</sup> :

Nous avons pour les airs de grandes sympathies,

Et je veux le prier d'y faire des parties.

*(Il s'en va toujours en chantant.)*

## SCÈNE VI. — ÉRASTE, seul.

Ciel ! faut-il que le rang, dont on veut tout couvrir,  
De cent sots tous les jours nous oblige à souffrir,  
Et nous fasse abaisser jusques aux complaisances  
D'applaudir bien souvent à leurs impertinences !

## SCÈNE VII. — ÉRASTE, LA MONTAGNE.

LA MONTAGNE.

Monsieur, Orphise est seule, et vient de ce côté.

ÉRASTE.

Ah ! d'un trouble bien grand je me sens agité !

J'ai de l'amour encor pour la belle inhumaine,

Et ma raison voudroit que j'eusse de la haine.

LA MONTAGNE.

Monsieur, votre raison ne sait ce qu'elle veut,

Ni ce que sur un cœur une maîtresse peut.

Bien que de s'emporter on ait de justes causes,

Une belle, d'un mot, rajuste bien des choses.

ÉRASTE.

Hélas ! je te l'avoue, et déjà cet aspect

A toute ma colère imprime le respect !

1. C'est Jean-Baptiste Lulli, qu'on appelait familièrement *Baptiste*.

## SCÈNE VIII. — ORPHISE, ÉRASTE, LA MONTAGNE

ORPHISE.

Votre front à mes yeux montre peu d'allégresse ;  
Seroit-ce ma présence, Éraсте, qui vous blesse ?  
Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous ? Et sur quels déplaisirs,  
Lorsque vous me voyez, poussez-vous des soupirs ?

ÉRASTE.

Hélas ! pouvez-vous bien me demander, cruelle !  
Ce qui fait de mon cœur la tristesse mortelle ?  
Et d'un esprit méchant n'est-ce pas un effet,  
Que feindre d'ignorer ce que vous m'avez fait ?  
Celui dont l'entretien vous a fait à ma vue  
Passer....

ORPHISE, *riant*.

C'est de cela que votre âme est émue ?

ÉRASTE.

Insultez, inhumaine, encore à mon malheur ;  
Allez, il vous sied mal de railler ma douleur,  
Et d'abuser, ingrate, à maltraiter ma flamme,  
Du foible que pour vous vous savez qu'a mon âme.

ORPHISE.

Certes, il en faut rire, et confesser ici  
Que vous êtes bien fêu de vous troubler ainsi.  
L'homme dont vous parlez, loin qu'il puisse me plaire  
Est un homme flicheux dont j'ai su me défaire ;  
Un de ces importuns et sots officieux  
Qui ne sauroient souffrir qu'on soit seule en des lieux,  
Et viennent aussitôt, avec un doux langage,  
Vous donner une main contre qui l'on enrage.  
J'ai feint de m'en aller pour cacher mon dessein,  
Et jusqu'à mon carrosse il m'a prêté la main.  
Je m'en suis promptement dé faite de la sorte ;  
Et j'ai, pour vous trouver, rentré par l'autre porte.

ÉRASTE.

A vos discours, Orphise, ajouterai-je foi,  
Et votre cœur est-il tout sincère pour moi ?

ORPHISE.

Je vous trouve fort bon de tenir ces paroles,  
Quand je me justifie à vos plaintes frivoles.  
Je suis bien simple encore, et ma sotte bonté....

ÉRASTE.

Ah ! ne vous fâchez pas, trop sévère beauté ;  
Je veux croire en aveugle, étant sous votre empire,  
Tout ce que vous aurez la bonté de me dire.

Trompez, si vous voulez, un malheureux amant ;  
 J'aurai pour vous respect jusques au monument....  
 Maltraitez mon amour, refusez-moi le vôtre,  
 Exposez à mes yeux le triomphe d'un autre ;  
 Qui, je souffrirai tout de vos divins appas.  
 En mourrai ; mais enfin je ne m'en plaindrai pas.

ORPHISE.

Quand de tels sentimens régneront dans votre âme,  
 Je saurai de ma part....

SCÈNE IX. — ALCANDRE, ORPHISE, ÉRASTE,  
 LA MONTAGNE.

ALCANDRE.

(A Orphise.)

Marquis, un mot. Madame,

De grâce, pardonnez si je suis indiscret,  
 En osant, devant vous, lui parler en secret

(Orphise sort.)

SCÈNE X. — ALCANDRE, ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ALCANDRE.

Avec peine, marquis, je te fais la prière ;  
 Mais un homme vient là de me rompre en visière,  
 Et je souhaite fort, pour ne rien reculer,  
 Qu'à l'heure, de ma part, tu l'aïlles appeler.  
 Tu sais qu'en pareil cas ce seroit avec joie  
 Que je te le rendrois en la même monnoie.

ÉRASTE, après avoir été quelque temps sans parler.

Je ne veux point ici faire le capitain ;  
 Mais on m'a vu soldat avant que courtoisan :  
 J'ai servi quatorze ans, et je crois être en passe  
 De pouvoir d'un tel pas me tirer avec grâce,  
 Et de ne craindre point qu'à quelque lâcheté  
 Le refus de mon bras me puisse être imputé.  
 Un duel met les gens en mauvaise posture ;  
 Et notre roi n'est pas un monarque en peinture.  
 Il sait faire obéir les plus grands de l'État,  
 Et je trouve qu'il fait en digne potentat.  
 Quand il faut le servir, j'ai du cœur pour le faire ;  
 Mais je ne m'en sens point quand il faut lui déplaire.  
 Je me fais de son ordre une suprême loi ;  
 Pour lui désobéir, cherche un autre que moi.

Je te parle, vicomte, avec franchise entière,  
Et suis ton serviteur en toute autre matière  
Adieu.

## SCÈNE XI. — ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ÉRASTE.

Cinquante fois au diable les fâcheux !  
Où donc s'est retiré cet objet de mes vœux ?

LA MONTAGNE.

Je ne sais.

ÉRASTE.

Pour savoir où la belle est allée,  
Va-t'en chercher partout : j'attends dans cette allée.

## BALLET DU PREMIER ACTE.

*PREMIÈRE ENTRÉE.* — Des joueurs de mail, en criant gare, l'obligent à se retirer, et comme il veut revenir lorsqu'ils ont fait,

*DEUXIÈME ENTRÉE.* — Des curieux viennent qui tournent autour de lui pour le connoître, et font qu'il se retire encore pour un moment.

## ACTE DEUXIÈME.

## SCÈNE I. — ÉRASTE.

Les fâcheux à la fin se sont-ils écartés ?  
Je pense qu'il en pleut ici de tous côtés.  
Je les fuis, et les trouve ; et, pour second martyr,  
Je ne saurois trouver celle que je désire.  
Le tonnerre et la pluie ont promptement passé,  
Et n'ont point de ces lieux le beau monde chassé.  
Plût au ciel, dans les dons que ses soins y prodiguent,  
Qu'ils en eussent chassé tous les gens qui fatiguent !  
Le soleil baisse fort, et je suis étonné  
Que mon valet encor ne soit point retourné.

## SCÈNE II. — ALCIPPE, ÉRASTE.

ALCIPPE.

Bonjour.

ÉRASTE, *à part*.

Hé quoi! toujours ma flamme divertie!

ALCIPPE.

Console-moi, marquis, d'une étrange partie  
 Qu'au piquet je perdis hier contre un Saint-Bouvain,  
 A qui je donnerois quinze points et la main.  
 C'est un coup enragé, qui depuis hier m'accable,  
 Et qui feroit donner tous les joueurs au diable;  
 Un coup assurément à se pendre en public.  
 Il ne m'en faut que deux; l'autre a besoin d'un pic<sup>1</sup> :  
 Je donne, il en prend six, et demande à refaire;  
 Moi, me voyant de tout, je n'en voulus rien faire.  
 Je porte l'as de trèfle (admire mon malheur!)  
 L'as, le roi, le valet, le huit et dix de cœur,  
 Et quitte, comme au point alloit la politique<sup>2</sup>,  
 Dame et roi de carreau, dix et dame de pique.  
 Sur mes cinq cœurs portés la dame arrive encor,  
 Qui me fait justement une quinte major;  
 Mais mon homme avec l'as, non sans surprise extrême,  
 Des bas carreaux sur table étale une sixième.  
 J'en avois écarté la dame avec le roi;  
 Mais lui fallant un pic, je sortis hors d'effroi,  
 Et croyois bien du moins faire deux points uniques.  
 Avec les sept carreaux il avoit quatre piques,  
 Et, jetant le dernier, m'a mis dans l'embarras  
 De ne savoir lequel garder de mes deux as.  
 J'ai jeté l'as de cœur, avec raison, me semble;  
 Mais il avoit quitté quatre trèfles ensemble,  
 Et par un six de cœur je me suis vu capot,  
 Sans pouvoir, de dépit, proférer un seul mot.  
 Morbleu! fais-moi raison de ce coup effroyable;  
 A moins que l'avoir vu, peut-il être croyable?

ÉRASTE.

C'est dans le jeu qu'on voit les plus grands coups du sort.

1. *Un pic*, c'est-à-dire soixante points.

2. « Comme il s'agissait surtout d'avoir le point. » Les curieux peuvent constater dans cette scène que le piquet ne se jouait pas du temps de Molière de la même façon qu'à présent. Entre autres différences, chaque couleur avait un six, et l'on jouait avec trente-six cartes.

ALCIPPE.

Parbleu! tu jugeras toi-même si j'ai tort,  
Et si c'est sans raison que ce coup me transporte;  
Car voici nos deux jeux, qu'exprès sur moi je porte  
Tiens, c'est ici mon port, comme je te l'ai dit,  
Et voici....

ÉRASTE.

J'ai compris le tout par ton récit,  
Et vois de la justice au transport qui t'agite;  
Mais pour certaine affaire il faut que je te quitte.  
Adieu. Console-toi pourtant de ton malheur.

ALCIPPE.

Qui, moi? J'aurai toujours ce coup-là sur le cœur;  
Et c'est, pour ma raison, pis qu'un coup de tonnerre.  
Je le veux faire, moi, voir à toute la terre.

*(Il s'en va, et rentre en disant.)*

Un six de cœur! Deux points!

ÉRASTE.

En quel lieu sommes-nous?  
De quelque part qu'on tourne, on ne voit que des fous.

SCÈNE III. — ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ÉRASTE.

Ah! que tu fais languir ma juste impatience!

LA MONTAGNE.

Monsieur, je n'ai pu faire une autre diligence.

ÉRASTE.

Mais me rapportes-tu quelque nouvelle, enfin?

LA MONTAGNE.

Sans doute; et de l'objet qui fait votre destin,  
J'ai, par un ordre exprès, quelque chose à vous dire.

ÉRASTE.

Et quoi? Déjà mon cœur après ce mot soupire.  
Parle.

LA MONTAGNE.

Souhaitez-vous de savoir ce que c'est?

ÉRASTE.

Oui, dis vite.

LA MONTAGNE.

Monsieur, attendez, s'il vous plaît.  
Je me suis, à courir, presque mis hors d'haleine.

ÉRASTE.

Prends-tu quelque plaisir à me tenir en peine?

LA MONTAGNE.

Puisque vous désirez de savoir promptement

L'ordre que j'ai reçu de cet objet charmant,  
Je vous dirai.... Ma foi! sans vous vanter mon zèle,  
J'ai bien fait du chemin pour trouver cette belle;  
Et si....

ÉRASTE.

Peste soit fait de tes digressions!

LA MONTAGNE.

Ah! il faut modérer un peu ses passions;  
Et Sénèque....

ÉRASTE.

Sénèque est un sot dans ta bouche,  
Puisqu'il ne me dit rien de tout ce qui me touche.  
Dis-moi ton ordre, tôt.

LA MONTAGNE.

Pour contenter vos vœux,  
Votre Orphise.... Une bête est là dans vos cheveux.

ÉRASTE.

Laissez.

LA MONTAGNE.

Cette beauté, de sa part, vous fait dire....

ÉRASTE.

Quoi?

LA MONTAGNE.

Devinez.

ÉRASTE.

Sais-tu que je ne veux pas rire?

LA MONTAGNE.

Son ordre est qu'en ce lieu vous devez vous tenir,  
Assuré que dans peu vous l'y verrez venir,  
Lorsqu'elle aura quitté quelques provinciales,  
Aux personnes de cour fâcheuses animales.

ÉRASTE.

Tenons-nous donc au lieu qu'elle a voulu choisir.  
Mais, puisque l'ordre ici m'offre quelque loisir,  
Laissez-moi méditer.

*(La Montagne sort.)*

J'ai dessein de lui faire

Quelques vers sur un air où je la vois se plaire.

*(Il rêve.)*

SCÈNE IV. — ORANTE, CLIMÈNE, ÉRASTE, dans un coin  
du théâtre, sans être aperçu.

ORANTE.

Tout le monde sera de mon opinion.

CLIMÈNE.

Croyez-vous l'emporter par obstination?

ORANTE.

Je pense mes raisons meilleures que les vôtres.

CLIMÈNE.

Je voudrais qu'on ouît les unes et les autres.

ORANTE, apercevant Éraсте.

J'avise un homme ici qui n'est pas ignorant;

Il pourra nous juger sur notre différend.

Marquis, de grâce, un mot, souffrez qu'on vous appelle

Pour être entre nous deux juge d'une querelle,

D'un débat qu'ont ému nos divers sentimens

Sur ce qui peut marquer les plus parfaits amans.

ÉRASTE

C'est une question à vider difficile,

Et vous devez chercher un juge plus habile.

ORANTE.

Non : vous nous dites là d'inutiles chansons.

Votre esprit fait du bruit, et nous vous connoissons;

Nous savons que chacun vous donne à juste titre....

ÉRASTE.

Hé! de grâce....

ORANTE.

En un mot, vous serez notre arbitre,

Et ce sont deux momens qu'il vous faut nous donner.

CLIMÈNE, à Orante.

Vous retenez ici qui vous doit condamner;

Car enfin, s'il est vrai ce que j'en ose croire,

Monsieur à mes raisons donnera la victoire.

ÉRASTE, à part.

Que ne puis-je à mon traître inspirer le souci

D'inventer quelque chose à me tirer d'ici!

ORANTE, à Climène.

Pour moi, de son esprit j'ai trop bon témoignage

Pour craindre qu'il prononce à mon désavantage.

(A Éraсте.)

Enfin, ce grand débat qui s'allume entre nous,

Est de savoir s'il faut qu'un amant soit jaloux.

CLIMÈNE.

Ou, pour mieux expliquer ma pensée et la vôtre,

Lequel doit plaire plus d'un jaloux ou d'un autre

ORANTE.

Pour moi, sans contredit, je suis pour le dernier

CLIMÈNE.

Et, dans mon sentiment, je tiens pour le premier

ORANTE.

Je crois que notre cœur doit donner son suffrage

A qui fait éclater du respect davantage.

CLIMÈNE.

Et moi, que si nos vœux doivent paroître au jour,  
C'est pour celui qui fait éclater plus d'amour.

ORANTE.

Oui; mais on voit l'ardeur dont une âme est saisie,  
Bien mieux dans le respect que dans la jalousie.

CLIMÈNE.

Et c'est mon sentiment, que qui s'attache à nous,  
Nous aime d'autant plus, qu'il se montre jaloux.

ORANTE.

Fil ne me parlez point, pour être amans, Climène,  
De ces gens dont l'amour est fait comme la haine,  
Et qui, pour tous respects et toute offre de vœux,  
Ne s'appliquent jamais qu'à se rendre fâcheux;  
Dont l'âme que sans cesse un noir transport anime,  
Des moindres actions cherche à nous faire un crime,  
En soumet l'innocence à son aveuglement,  
Et veut sur un coup d'œil un éclaircissement;  
Qui, de quelque chagrin nous voyant l'apparence,  
Se plaignent aussitôt qu'il naît de leur présence,  
Et, lorsque dans nos yeux brille un peu d'enjouement,  
Veulent que leurs rivaux en soient le fondement;  
Enfin, qui, prenant droit des fureurs de leur zèle,  
Ne nous parlent jamais que pour faire querelle,  
Osent défendre à tous l'approche de nos cœurs,  
Et se font les tyrans de leurs propres vainqueurs.  
Moi, je veux des amans que le respect inspire,  
Et leur soumission marque mieux notre empire.

CLIMÈNE.

Fil ne me parlez point, pour être vrais amans,  
De ces gens qui pour nous n'ont nuls emportemens;  
De ces tièdes galans, de qui les cœurs paisibles  
Tiennent déjà pour eux les choses infailibles,  
N'ont point peur de nous perdre, et laissent, chaque jour,  
Sur trop de confiance, endormir leur amour;  
Sont avec leurs rivaux en bonne intelligence,  
Et laissent un champ libre à leur persévérance.  
Un amour si tranquille excite mon courroux.  
C'est aimer froidement, que n'être point jaloux;  
Et je veux qu'un amant, pour me prouver sa flamme,  
Sur d'éternels soupçons laisse flotter son âme,  
Et, par de prompts transports, donne un signe éclatant  
De l'estime qu'il fait de celle qu'il prétend.  
On s'applaudit alors de son inquiétude

Et, s'il nous fait parfois un traitement trop rude,  
Le plaisir de le voir, soumis à nos genoux,  
S'excuser de l'éclat qu'il a fait contre nous,  
Ses pleurs, son désespoir d'avoir pu nous déplaire  
Est un charme à calmer toute notre colère.

ORANTE.

Si, pour vous plaire, il faut beaucoup d'emportement,  
Je sais qui vous pourroit donner contentement;  
Et je connois des gens dans Paris plus de quatre,  
Qui, comme ils le font voir, aiment jusques à battre.

CLIMÈNE.

Si, pour vous plaire, il faut n'être jamais jaloux,  
Je sais certaines gens fort commodes pour vous;  
Des hommes en amour d'une humeur si souffrante,  
Qu'ils vous verroient sans peine entre les bras de trente.

ORANTE.

Enfin, par votre arrêt, vous devez déclarer  
Celui de qui l'amour vous semble à préférer.

*(Orphise paroît dans le fond du théâtre, et voit Éraste entre  
Orante et Climène.)*

ÉRASTE.

Puisqu'à moins d'un arrêt je ne m'en puis défaire,  
Toutes deux à la fois je vous veux satisfaire;  
Et, pour ne point blâmer ce qui plaît à vos yeux,  
Le jaloux aime plus, et l'autre aime bien mieux.

CLIMÈNE.

L'arrêt est plein d'esprit; mais....

ÉRASTE.

Suffit. J'en suis quitte.

Après ce que j'ai dit, souffrez que je vous quitte.

#### SCÈNE V. — ORPHISE, ÉRASTE.

ÉRASTE, apercevant Orphise, et allant au-devant d'elle.

Que vous tardez, madame, et que j'éprouve bien....

ORPHISE.

Non, non, ne quittez pas un si doux entretien.

À tort vous m'accusez d'être trop tard venue,

*(Montrant Orante et Climène, qui viennent de sortir.)*

Et vous avez de quoi vous passer de ma vue.

ÉRASTE.

Sans sujet contre moi voulez-vous vous aigrir,

Et me reprochez-vous ce qu'on me fait souffrir?

Ah! de grâce, attendez....

ORPHISE.

Laissez-moi, je vous prie,  
Et courez vous rejoindre à votre compagnie.

## SCÈNE VI. — ÉRASTE, seul.

Ciel! faut-il qu'aujourd'hui fâcheuses et fâcheux  
Conspirent à troubler les plus chers de mes vœux!  
Mais allons sur ses pas, malgré sa résistance,  
Et faisons à ses yeux briller notre innocence.

## SCÈNE VII. — DORANTE, ÉRASTE

DORANTE.

Ah! marquis! que l'on voit de fâcheux tous les jours  
Venir de nos plaisirs interrompre le cours!  
Tu me vois enragé d'une assez belle chasse  
Qu'un fat.... C'est un récit qu'il faut que je te fasse.

ÉRASTE.

Je cherche ici quelqu'un, et ne puis m'arrêter.

DORANTE.

Parbleu! chemin faisant, je te le veux conter.  
Nous étions une troupe assez bien assortie,  
Qui, pour courir un cerf, avions hier fait partie;  
Et nous fûmes coucher sur le pays exprès,  
C'est-à-dire, mon cher, en fin fond de forêts.  
Comme cet exercice est mon plaisir suprême,  
Je voulus, pour bien faire, aller au bois moi-même,  
Et nous conclûmes tous d'attacher nos efforts  
Sur un cerf, qu'un chacun nous disoit cerf dix-cors;  
Mais, moi, mon jugement, sans qu'aux marques j'arrête,  
Fut qu'il n'étoit que cerf à sa seconde tête.  
Nous avons, comme il faut, séparé nos relais,  
Et déjeunions en hâte, avec quelques œufs frais,  
Lorsqu'un franc campagnard, avec longue rapière,  
Montant superbement sa jument poulinière,  
Qu'il honoroit du nom de sa bonne jument,  
S'en est venu nous faire un mauvais compliment,  
Nous présentant aussi, pour surcroît de colère,  
Un grand benêt de fils aussi sot que son père.  
Il s'est dit grand chasseur, et nous a priés tous  
Qu'il pût avoir le bien de courir avec nous.  
Dieu préserve, en chassant, toute sage personne  
D'un porteur de huchet<sup>1</sup>, qui mal à propos sonne;

1. *Huchet*, cornet avec lequel on appelle les chiens à la chasse

De ces gens qui, suivis de dix hourets <sup>1</sup> galeux,  
 Disent ma meute, et font les chasseurs merveilleux!  
 Sa demande reçue, et ses vertus prisées,  
 Nous avons été tous frapper à nos brisées.  
 A trois longueurs de trait <sup>2</sup>, tayaut! voilà d'abord  
 Le cerf donné aux chiens. J'appuie, et sonne fort.  
 Mon cerf débuche, et passe une assez longue plaine,  
 Et mes chiens après lui, mais si bien en haleine,  
 Qu'on les auroit couverts tous d'un seul justaucorps.  
 Il vient à la forêt. Nous lui donnons alors  
 La vieille meute; et moi, je prends en diligence  
 Mon cheval alezan. Tu l'as vu?

ÉRASTE.

Non, je pense.

DORANTE.

Comment! C'est un cheval aussi bon qu'il est beau,  
 Et que, ces jours passés, j'achetai de Gaveau <sup>3</sup>.  
 Je te laisse à penser si, sur cette matière,  
 Il voudroit me tromper, lui qui me considère :  
 Aussi je m'en contente; et jamais, en effet,  
 Il n'a vendu cheval, ni meilleur, ni mieux fait.  
 Une tête de barbe, avec l'étoile nette,  
 L'encolure d'un cygne, effilée et bien droite;  
 Point d'épaules non plus qu'un lièvre, court-jointé,  
 Et qui fait, dans son port, voir sa vivacité;  
 Des pieds, morbleu! des pieds! le rein double : à vrai dire,  
 J'ai trouvé le moyen, moi seul, de le réduire;  
 Et sur lui, quoique aux yeux il montrât beau semblant,  
 Petit-Jean de Gaveau ne montoit qu'en tremblant :  
 Une croupe, en largeur à nulle autre pareille,  
 Et des gigots, Dieu sait! Bref, c'est une merveille;  
 Et j'en ai refusé cent pistoles, crois-moi,  
 Au retour d'un cheval amené pour le roi.  
 Je monte donc dessus, et ma joie étoit pleine,  
 De voir filer de loin les coupeurs <sup>4</sup> dans la plaine;  
 Je pousse, et je me trouve en un fort à l'écart,  
 A la queue de nos chiens, moi seul avec Drécar.  
 Une heure là dedans notre cerf se fait battre.  
 J'appuie alors mes chiens, et fais le diable à quatre;

1. Mauvais chien de chasse.

2. *Le trait*, la laisse à laquelle le chien est attaché.

3. Gaveau, marchand de chevaux célèbre à la cour. (*Note de Molière.*)

4. *Les coupeurs*, chiens qui se séparent des autres, et *coupent* pour gagner les devants sur la bête.

Enfin jamais chasseur ne se vit plus joyeux  
 Je le relance seul, et tout alloit des mieux,  
 Lorsque d'un jeune cerf s'accompagne le nôtre;  
 Une part de mes chiens se sépare de l'autre;  
 Et je les vois, marquis, comme tu peux penser,  
 Chasser tous avec crainte, et Finaut balancer :  
 Il se rabat soudain, dont j'eus l'âme ravie;  
 Il empaume la voie; et moi, je sonne et crie :  
 A Finaut! à Finaut! j'en revois <sup>1</sup> à plaisir  
 Sur une taupinière, et re-sonne à loisir.  
 Quelques chiens revenoient à moi, quand, pour disgrâce,  
 Le jeune cerf, marquis, à mon campagnard passe.  
 Mon étourdi se met à sonner comme il faut,  
 Et crie à pleine voix : tayaut! tayaut! tayaut!  
 Mes chiens me quittent tous, et vont à ma pécore;  
 J'y pousse, et j'en revois dans le chemin encore;  
 Mais à terre, mon cher, je n'eus pas jeté l'œil,  
 Que je connus le change <sup>2</sup> et sentis un grand deuil.  
 J'ai beau lui faire voir toutes les différences  
 Des pinces de mon cerf et de ses connoissances,  
 Il me soutient toujours, en chasseur ignorant,  
 Que c'est le cerf de meute; et, par ce différend,  
 Il donne temps aux chiens d'aller loin. J'en enrage,  
 Et, pestant de bon cœur contre le personnage,  
 Je pousse mon cheval et par haut et par bas,  
 Qui plioit des gaulis aussi gros que les bras :  
 Je ramène les chiens à ma première voie,  
 Qui vont, en me donnant une excessive joie,  
 Requérir notre cerf, comme s'ils l'eussent vu.  
 Ils le relancent; mais ce coup est-il prévu?  
 A te dire le vrai, cher marquis, il m'assomme;  
 Notre cerf relancé va passer à notre homme,  
 Qui, croyant faire un trait de chasseur fort vanté,  
 D'un pistolet d'arçon qu'il avoit apporté,  
 Lui donne justement au milieu de la tête,  
 Et de fort loin me crie : « Ah! j'ai mis bas la bête! »  
 A-t-on jamais parlé de pistolets, bon Dieu!  
 Pour courre un cerf? Pour moi, venant dessus le lieu,  
 J'ai trouvé l'action tellement hors d'usage,  
 Que j'ai donné des deux à mon cheval, de rage,  
 Et m'en suis revenu chez moi toujours courant,

1. *J'en revois*, je retrouve la trace de la bête.

2. *Le change*, l'erreur des chiens, qui avaient abandonné le premier cerf pour en suivre un autre.

Sans vouloir dire un mot à ce sot ignorant.

ÉRASTE.

Tu ne pouvois mieux faire, et ta prudence est rare :

C'est ainsi des fâcheux qu'il faut qu'on se sépare.

Adieu.

DORANTE.

Quand tu voudras nous irons quelque part,  
Où nous ne craignons point de chasseur campagnard.

ÉRASTE, seul.

Fort bien. Je crois qu'enfin je perdrai patience.

Cherchons à m'excuser avecque diligence.

### BALLET DU DEUXIÈME ACTE.

*PREMIÈRE ENTRÉE.* — Des joueurs de boule l'arrêtent pour mesurer un coup dont ils sont en dispute. Il se défait d'eux avec peine, et leur laisse danser un pas composé de toutes les postures qui sont ordinaires à ce jeu.

*DEUXIÈME ENTRÉE.* — De petits frondeurs les viennent interrompre, qui sont chassés ensuite.

*TROISIÈME ENTRÉE.* — Par des savetiers et des savetières, leurs pères, et autres qui sont aussi chassés à leur tour

*QUATRIÈME ENTRÉE.* — Par un jardinier qui danse seul, et se retire pour faire place au troisième acte.

### ACTE TROISIÈME.

#### SCÈNE I — ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ÉRASTE.

Il est vrai, d'un côté, mes soins ont réussi,

Cet adorable objet enfin s'est adouci ;

Mais, d'un autre, on m'accable, et les astres sévères

Ont contre mon amour redoublé leurs colères.

Oui, Damis son tuteur, mon plus rude fâcheux,

Tout de nouveau s'oppose au plus doux de mes vœux

A son aimable nièce a défendu ma vue,  
 Et veut d'un autre époux la voir demain pourvue.  
 Orphise toutefois, malgré son désaveu,  
 Daigne accorder ce soir une grâce à mon feu;  
 Et j'ai fait consentir l'esprit de cette belle  
 A souffrir qu'en secret je la visse chez elle.  
 L'amour aime surtout les secrètes faveurs :  
 Dans l'obstacle qu'on force il trouve des douceurs;  
 Et le moindre entretien de la beauté qu'on aime,  
 Lorsqu'il est défendu, devient grâce suprême.  
 Je vais au rendez-vous; c'en est l'heure à peu près.  
 Puis je veux m'y trouver plutôt avant qu'après.

LA MONTAGNE.

Suivrai-je vos pas ?

ÉRASTE.

Non. Je craindrois que peut-être

A quelques yeux suspects tu me fisses connoître.

LA MONTAGNE

Mais....

ÉRASTE.

Je ne le veux pas.

LA MONTAGNE

Je dois suivre vos lois :

Mais au moins si de loin....

ÉRASTE.

Te tairas-tu, vingt fois ?

Et ne veux-tu jamais quitter cette méthode,  
 De te rendre à toute heure un valet incommode ?

SCÈNE II. — CARITIDÈS, ÉRASTE.

CARITIDÈS.

Monsieur, le temps répugne à l'honneur de vous voir,  
 Le matin est plus propre à rendre un tel devoir;  
 Mais de vous rencontrer il n'est pas bien facile,  
 Car vous dormez toujours, ou vous êtes en ville :  
 Au moins, messieurs vos gens me l'assurent ainsi;  
 Et j'ai, pour vous trouver, pris l'heure que voici.  
 Encore est-ce un grand heur dont le destin m'honore,  
 Car, deux momens plus tard, je vous manquois encore.

ÉRASTE.

Monsieur, souhaitez-vous quelque chose de moi ?

CARITIDÈS.

Je m'acquitte, monsieur, de ce que je vous doi;  
 Et vous viens. .. Excusez l'audace qui m'inspire.  
 Si....

ÉRASTE.

Sans tant de façons, qu'avez-vous à me dire?

CARITIDÈS.

Comme le rang, l'esprit, la générosité,  
Que chacun vante en vous....

ÉRASTE.

Oui, je suis fort vanté.

Passons, monsieur.

CARITIDÈS.

Monsieur, c'est une peine extrême

Lorsqu'il faut à quelqu'un se produire soi-même;  
Et toujours près des grands on doit être introduit  
Par des gens qui de nous fassent un peu de bruit,  
Dont la bouche écoutée avecque poids débite  
Ce qui peut faire voir notre petit mérite.  
Enfin, j'aurois voulu que des gens bien instruits  
Vous eussent pu, monsieur, dire ce que je suis.

ÉRASTE.

Je vois assez, monsieur, ce que vous pouvez être,  
Et votre seul abord le peut faire connoître.

CARITIDÈS.

Oui, je suis un savant charmé de vos vertus,  
Non pas de ces savans dont le nom n'est qu'en *us*,  
Il n'est rien si commun qu'un nom à la latine :  
Ceux qu'on habille en grec ont bien meilleure mine ;  
Et, pour en avoir un qui se termine en *ès*,  
Je me fais appeler monsieur Caritidès.

ÉRASTE.

Monsieur Caritidès soit. Qu'avez-vous à dire?

CARITIDÈS.

C'est un placet, monsieur, que je voudrois vous lire,  
Et que, dans la posture où vous met votre emploi,  
J'ose vous conjurer de présenter au roi.

ÉRASTE.

Hé! monsieur, vous pouvez le présenter vous-même.

CARITIDÈS.

Il est vrai que le roi fait cette grâce extrême;  
Mais par ce même excès de ses rares bontés,  
Tant de méchans placets, monsieur, sont présentés,  
Qu'ils étouffent les bons; et l'espoir où je fonde,  
Est qu'on donne le mien quand le prince est sans monde.

ÉRASTE.

Hé bien! vous le pouvez, et prendre votre temps.

CARITIDÈS.

Ah! monsieur, les huissiers sont de terribles gens!

Ils traitent les savans de faquins à nasardes,  
Et je n'en puis venir qu'à la salle des gardes.  
Les mauvais traitemens qu'il me faut endurer  
Pour jamais de la cour me feroient retirer,  
Si je n'avois conçu l'espérance certaine  
Qu'auprès de notre roi vous serez mon Mécène.  
Oui, votre crédit m'est un moyen assuré...

ÉRASTE.

Hé bien! donnez-moi donc, je le présenterai.

CARITIDÈS.

Le voici. Mais au moins oyez-en la lecture.

ÉRASTE.

Non....

CARITIDÈS.

C'est pour être instruit, monsieur, je vous conjure.

## AU ROI.

SIRE,

*Votre très-humble, très-obéissant, très-fidèle et très-savant sujet et serviteur, Caritidès, François de nation, Grec de profession, ayant considéré les grands et notables abus qui se commettent aux inscriptions des enseignes des maisons, boutiques, cabarets, jeux de boule, et autres lieux de votre bonne ville de Paris, en ce que certains ignorans, compositeurs desdites inscriptions, renversent, par une barbare, pernicieuse et détestable orthographe, toute sorte de sens et raison, sans aucun égard d'étymologie, analogie, énergie, ni allégorie quelconque, au grand scandale de la république des lettres, et de la nation françoise, qui se décrie et déshonore par lesdits abus et fautes grossières envers les étrangers, et notamment envers les Allemands, curieux lecteurs et inspectateurs desdites inscriptions....*

ÉRASTE.

Ce placet est fort long, et pourroit bien fâcher....

CARITIDÈS.

Ah! monsieur, pas un mot ne s'en peut retrancher.

ÉRASTE.

Achevez promptement.

CARITIDÈS continue.

*Supplie humblement VOTRE MAJESTÉ de créer, pour le bien de son État et la gloire de son empire, une charge de contrôleur, intendant, correcteur, réviseur, et restaurateur général desdites inscriptions, et d'icelle honorer le suppliant, tant en considération de son rare et éminent savoir, que des grands et signalés services qu'il a rendus à l'État et à VOTRE MAJESTÉ, en faisant l'anagramme de VOTRE DITE MAJESTÉ, en françois, latin, grec, hébreu, syriaque, chaldéen, arabe....*

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Fort bien. Donnez-le vite, et faites la retraite :

Il sera vu du roi ; c'est une affaire faite.

CARITIDÈS.

Hélas ! monsieur, c'est tout que montrer mon placet.

Si le roi le peut voir, je suis sûr de mon fait ;

Car, comme sa justice en toute chose est grande,

Il ne pourra jamais refuser ma demande.

Au reste, pour porter au ciel votre renom,

Donnez-moi par écrit votre nom et surnom ;

J'en veux faire un poëme en forme d'acrostiche

Dans les deux bouts du vers et dans chaque hémistiche.

ÉRASTE.

Oui, vous l'aurez demain, monsieur Caritidès.

*(Seul.)*

Ma foi ! de tels savans sont des ânes bien faits.

J'aurois dans d'autres temps bien ri de sa sottise.

## SCÈNE III. — ORMIN, ÉRASTE.

ORMIN.

Bien qu'une grande affaire en ce lieu me conduise,

J'ai voulu qu'il sortit avant que vous parlez.

ÉRASTE.

Fort bien. Mais dépêchons ; car je veux m'en aller.

ORMIN.

Je me doute à peu près que l'homme qui vous quitte

Vous a fort ennuyé, monsieur, par sa visite.

C'est un vieux importun, qui n'a pas l'esprit sain,

Et pour qui j'ai toujours quelque défaite en main.

Au Mail, à Luxembourg et dans les Tuileries,

Il fatigue le monde avec ses rêveries ;

Et des gens comme vous doivent fuir l'entretien

De tous ces savantas qui ne sont bons à rien.

Pour moi, je ne crains pas que je vous importune,

Puisque je viens, monsieur, faire votre fortune.

ÉRASTE, *bas, à part.*

Voici quelque souffleur, de ces gens qui n'ont rien,

Et vous viennent toujours promettre tant de bien.

*(Haut.)*

Vous avez fait, monsieur, cette bénite pierre,

Qui peut seule enrichir tous les pois de la terre ?

ORMIN.

La plaisante pensée, hélas ! où vous voilà !

Dieu me garde, monsieur, d'être de ces fous-là !

Je ne me repais point de visions frivoles,  
 Et je vous porte ici les solides paroles  
 D'un avis que par vous je veux donner au roi,  
 Et que tout cacheté je conserve sur moi :  
 Non de ces sots projets, de ces chimères vaines,  
 Dont les surintendans ont les oreilles pleines :  
 Non de ces gueux d'avis, dont les prétentions  
 Ne parlent que de vingt ou trente millions ;  
 Mais un qui, tous les ans, à si peu qu'on le monte,  
 En peut donner au roi quatre cents de bon compte,  
 Avec facilité, sans risque, ni soupçon,  
 Et sans fouler le peuple en aucune façon ;  
 Enfin c'est un avis d'un gain inconcevable,  
 Et que du premier mot on trouvera faisable.  
 Oui, pourvu que par vous je puisse être poussé....

ÉRASTE.

Soit; nous en parlerons. Je suis un peu pressé.

ORMIN.

Si vous me promettiez de garder le silence,  
 Je vous découvrerois cet avis d'importance.

ÉRASTE.

Non, non, je ne veux point savoir votre secret.

ORMIN.

Monsieur, pour le trahir, je vous crois trop discret,  
 Et veux, avec franchise, en deux mots vous l'apprendre.  
 Il faut voir si quelqu'un ne peut point nous entendre.

*(Après avoir regardé si personne ne l'écoute, il s'approche  
 de l'oreille d'Éraste.)*

Cet avis merveilleux dont je suis l'inventeur,  
 Est que....

ÉRASTE.

D'un peu plus loin, et pour cause, monsieur.

ORMIN.

Vous voyez le grand gain, sans qu'il faille le dire,  
 Que de ses ports de mer le roi tous les ans tire.  
 Or l'avis, dont encor nul ne s'est avisé,  
 Est qu'il faut de la France, et c'est un coup aisé,  
 En fameux ports de mer mettre toutes les côtes.  
 Ce seroit pour monter à des sommes très-hautes,  
 Et si....

ÉRASTE.

L'avis est bon, et plaira fort au roi.  
 Adieu. Nous nous verrons.

ORMIN.

Au moins, appuyez-moi

Pour en avoir ouvert les premières paroles.

ÉRASTE.

Oui, oui.

ORMIN.

Si vous vouliez me prêter deux pistoles

Que vous reprendriez sur le droit de l'avis,

Monsieur....

ÉRASTE.

(*Il donne de l'argent à Ormin.*) (Seul.)

Oui, volontiers. Plût à Dieu qu'à ce prix

De tous les importuns je pusse me voir quitter!

Voyez quel contre-temps prend ici leur visite!

Je pense qu'à la fin je pourrai bien sortir.

Viendra-t-il point quelqu'un encor me divertir?

SCÈNE IV. — FILINTE, ÉRASTE.

FILINTE.

Marquis, je viens d'apprendre une étrange nouvelle.

ÉRASTE.

Quoi?

FILINTE.

Qu'un homme tantôt t'a fait une querelle.

ÉRASTE.

A moi?

FILINTE.

Que te sert-il de le dissimuler?

Je sais de bonne part qu'on t'a fait appeler;

Et comme ton ami, quoi qu'il en réussisse,

Je te viens contre tous faire offre de service.

ÉRASTE.

Je te suis obligé; mais crois que tu me fais....

FILINTE.

Tu ne l'avoueras pas : mais tu sors sans valets.

Demeure dans la ville, ou gagne la campagne,

Tu n'iras nulle part que je ne t'accompagne.

ÉRASTE, à part.

Ah! j'enrage!

FILINTE.

A quoi bon de te cacher de moi?

ÉRASTE.

Je te jure, marquis, qu'on s'est moqué de toi.

FILINTE.

En vain tu t'en défends.

ÉRASTE.

Que le ciel me foudroie,

Si d'aucun démêlé....

FILINTE.

Tu penses qu'on te croie ?

ÉRASTE.

Hé! mon Dieu! je te dis, et ne déguise point  
Que....

FILINTE.

Ne me crois pas dupe, et crédule à ce point.

ÉRASTE.

Veux-tu m'obliger ?

FILINTE.

Non.

ÉRASTE.

Laisse-moi, je te prie.

FILINTE.

Point d'affaire, marquis.

ÉRASTE.

Une galanterie

En certain lieu ce soir....

FILINTE.

Je ne te quitte pas.

En quel lieu que ce soit, je veux suivre tes pas.

ÉRASTE.

Parbleu! puisque tu veux que j'aie une querelle,  
Je consens à l'avoir pour contenter ton zèle;  
Ce sera contre toi, qui me fais enrager,  
Et dont je ne me puis par douceur dégager

FILINTE.

C'est fort mal d'un ami recevoir le service;  
Mais puisque je vous rends un si mauvais office,  
Adieu. Videz sans moi tout ce que vous aurez.

ÉRASTE.

Vous serez mon ami quand vous me quitterez

(Seul.)

Mais voyez quels malheurs suivent ma destinée!  
Ils m'auront fait passer l'heure qu'on m'a donnée.

SCÈNE V. -- DAMIS, L'ÉPINE, ÉRASTE, LA RIVIÈRE,  
ET SES COMPAGNONS.

DAMIS, à part.

Quoi! malgré moi le traître espère l'obtenir!  
Ah! mon juste courroux le saura prévenir.

ÉRASTE, à part.

J'entrevois là quelqu'un sur la porte d'Orphise.  
Quoi! toujours quelque obstacle aux feux qu'elle autorise!

DAMIS, à l'Épine.

Oui, j'ai su que ma nièce, en dépit de mes soins,  
Doit voir ce soir chez elle Éraсте sans témoins.

LA RIVIÈRE, à ses compagnons.

Qu'entends-je à ces gens-là dire de notre maître?  
Approchons doucement, sans nous faire connoître.

DAMIS, à l'Épine.

Mais avant qu'il ait lieu d'achever son dessein,  
Il faut de mille coups percer son traître sein.  
Va-t'en faire venir ceux que je viens de dire  
Pour les mettre en embûche aux lieux que je désire,  
Afin qu'au nom d'Éraсте on soit prêt à venger  
Mon honneur que ses feux ont l'orgueil d'outrager,  
A rompre un rendez-vous qui dans ce lieu l'appelle,  
Et noyer dans son sang sa flamme criminelle.

LA RIVIÈRE, attaquant Damis avec ses compagnons.

Avant qu'à tes fureurs on puisse l'immoler,  
Traître! tu trouveras en nous à qui parler.

ÉRASTE.

Bien qu'il m'ait voulu perdre, un point d'honneur me presse  
De secourir ici l'oncle de ma maîtresse.

(A Damis.)

Je suis à vous, monsieur.

(Il met l'épée à la main contre La Rivière et ses compagnons qu'il  
met en fuite.)

DAMIS.

O ciel! par quel secours,  
D'un trépas assuré vois-je sauver mes jours?  
A qui suis-je obligé d'un si rare service?

ÉRASTE, revenant.

Je n'ai fait, vous servant, qu'un acte de justice.

DAMIS.

Ciel! puis-je à mon oreille ajouter quelque foi?  
Est-ce la main d'Éraсте?...

ÉRASTE.

Oui, oui, monsieur, c'est moi.  
Trop heureux que ma main vous ait tiré de peine,  
Trop malheureux d'avoir mérité votre haine.

DAMIS.

Quoi! celui dont j'avois résolu le trépas,  
Est celui qui pour moi vient d'employer son bras!  
Ah! c'en est trop; mon cœur est contraint de se rendre;  
Et, quoi que votre amour ce soir ait pu prétendre,  
Ce trait si surprenant de générosité

Doit étouffer en moi toute animosité.  
 Je rougis de ma faute, et blâme mon caprice.  
 Ma haine trop longtemps vous a fait injustice ;  
 Et, pour la condamner par un éclat fameux,  
 Je vous joins dès ce soir à l'objet de vos vœux.

## SCÈNE VI. — ORPHISE, DAMIS, ÉRASTE.

ORPHISE, *sortant de chez elle avec un flambeau*,  
 Monsieur, quelle aventure a d'un trouble effroyable....

DAMIS.

Ma nièce, elle n'a rien que de très-agréable,  
 Puisque après tant de vœux que j'ai blâmés en vous,  
 C'est elle qui vous donne Éraсте pour époux.  
 Son bras a repoussé le trépas que j'évite,  
 Et je veux envers lui que votre main m'acquitte.

ORPHISE.

Si c'est pour lui payer ce que vous lui devez,  
 J'y consens, devant tout aux jours qu'il a sauvés.

ÉRASTE.

Mon cœur est si surpris d'une telle merveille,  
 Qu'en ce ravissement je doute si je veille.

DAMIS.

Célébrons l'heureux sort dont vous allez jouir,  
 Et que nos violons viennent nous réjouir.

(*On frappe à la porte de Damis.*)

ÉRASTE.

Qui frappe là si fort ?

## SCÈNE VII. — DAMIS, ORPHISE, ÉRASTE, L'ÉPINE.

L'ÉPINE.

Monsieur, ce sont des masques,  
 Qui portent des crincrins et des tambours de basques.

(*Les masques entrent qui occupent toute la place.*)

ÉRASTE.

Quoi! toujours des fâcheux! Holà! Suisses, ici;  
 Qu'on me fasse sortir ces gredins que voici.

BALLET DU TROISIÈME ACTE.

**PREMIÈRE ENTRÉE.** — *Des Suisses, avec des hallebardes, chassent tous les masques fâcheux, et se retirent ensuite pour laisser danser à leur aise*

**DERNIÈRE ENTRÉE.** — *Quatre bergers et une bergère, qui, au sentiment de tous ceux qui l'ont vue, ferme le divertissement d'assez bonne grâce.*

FIN DES FACHEUX.